



La sixième université du secteur langues a placé sa réflexion sur l'évaluation pour en interroger la nature (sur un plan technique, dans sa fonction sociale, sur un plan éthique), revenir sur ses différentes composantes et explorer les pratiques les plus usuelles pour en comprendre les finalités et les contradictions.

80 personnes ont répondu présentes pour ces trois jours de réflexion, linguistes ou non, dans une atmosphère conviviale et studieuse. Avant-goût de rentrée à l'école primaire Jean Moulin de Vénissieux où Evelyne Bérout et Bernard Curtet nous accueillent. Dans cette école mise à disposition par la mairie de Vénissieux, les trois jours ont porté sur les pratiques d'évaluation : *Derrière l'acte professionnel de l'évaluation, de quelles valeurs sommes-nous porteurs ? Avec quelles incidences sur les apprenants ?*

Dans une mécanique bien rodée, 15 à 20 militants du secteur Langues ont veillé au bon déroulement de cette manifestation : pointage des arrivées et inscriptions (Agnès Mignot et Sylvain Galy), organisation des repas pris en commun (intendance menée de main de maître par David Rouveure), inscriptions dans les ateliers et rééquilibrage des effectifs, bilan et régulation chaque soir sans oublier le rangement des espaces prêts à recevoir les écoliers une semaine plus tard.

Après une courte introduction faite par Maria-Alice Médioni pour rappeler l'objectif de l'université, Valérie Péan présente le contenu de la journée « *enjeux des situations, enjeux de l'évaluation* ».

(Lien ouverture : http://gfen.langues.free.fr/activites/stages_rentree/UE_2014/Ouverture_UE2014.pdf)

Jour1 : Enjeux des situations, enjeux de l'évaluation (Ce premier jour, le contenu est le même pour tous)

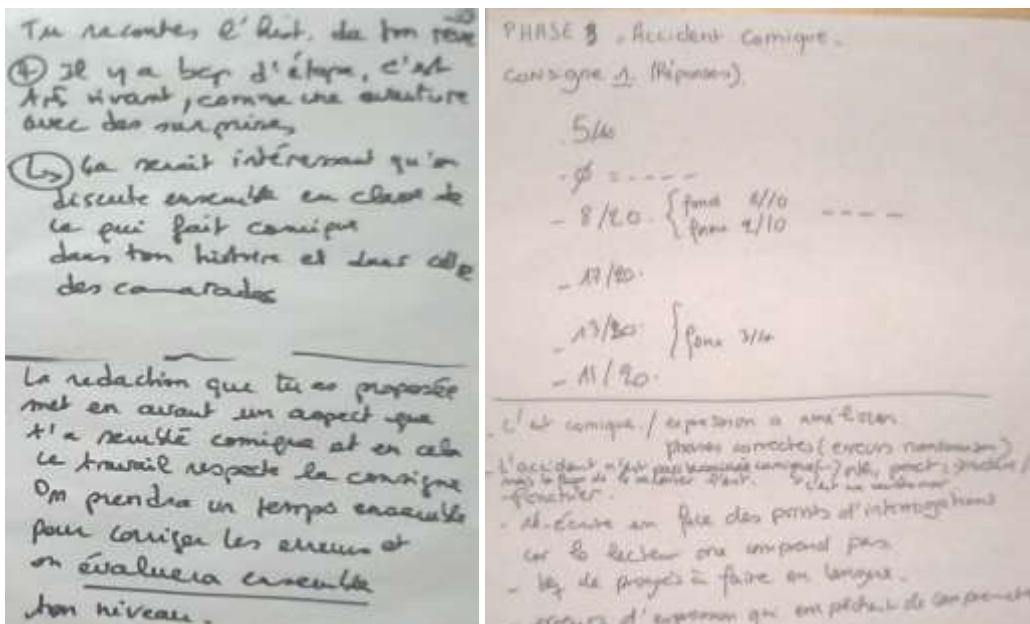
Le matin : une démarche d'auto construction « *J'aime... J'aime pas* » déclinée en espagnol (Maria-Alice Médioni, Valérie Péan), allemand (Agnès Mignot) et anglais (Eddy Sebahi). Empruntée au secteur arts plastiques du GFEN, elle vise changer la nature du regard posé sur une œuvre. Chacun se dirige vers une des quatre salles selon une préférence linguistique, rassuré à l'idée que la maîtrise de la langue étrangère ne sera pas un obstacle, l'analyse des ateliers se faisant en français... Une salle disposée pour un travail de groupes. Sur une table en fond de salle : des œuvres de peintres anglophones. Chacun choisit une œuvre qu'il aime particulièrement. L'opération est renouvelée deux fois laissant une œuvre sur la table. L'animateur l'affiche et demande à chacun dans les groupes d'énoncer les raisons pour lesquelles ce tableau n'a pas été choisi. On s'approche du tableau pour l'observer de plus près. L'animateur note ces raisons sur une affiche. Puis il demande de lister ce qui ferait que ce tableau pourrait être intéressant. Les questions fusent : Quel contexte ? Le lien qui unit le peintre et son modèle ? Ce que cela dit de l'époque, la classe sociale, les loisirs ?... questions transcrites sur une nouvelle affiche. La lecture des deux affiches montre le déplacement du regard sur l'œuvre indiquant le passage de la simple perception à l'étude d'un objet. Un échange s'installe sur l'utilisation de cette situation en classe, les modalités pertinentes, le choix des œuvres, leur nombre... Dans l'analyse qui a suivi portant sur les différentes phases de la démarche, les effets produits et le rôle de l'animateur, chacun revient sur le processus qui permet le changement de posture. Prise de conscience de la possibilité de poser ainsi très rapidement le cadre d'un contrat didactique propice à l'apprentissage.



Un choix parfois difficile

L'après-midi : « une balade au pays de l'évaluation : du contrôle à l'évaluation » (4 ateliers en parallèle : **Lisa Boinon et Jessika Picarle, Nathalie Fareneau, Maria-Alice Médioni, Valérie Péan et Eddy Sebahi**). L'itinéraire est balisé. Au départ, retour sur nos représentations de l'évaluation suivi du souvenir d'une expérience positive ou négative d'une évaluation. Dans la restitution qui suit, les mauvais souvenirs émergent qui déstabilisent le groupe et mettent en évidence des concordances : le jugement, l'humiliation, le classement, l'injonction contradictoire, la difficulté à percevoir les critères d'évaluation. Puis, on passe à l'exercice pratique : évaluer la rédaction d'un élève de CM2 maîtrisant mal l'écrit en spécifiant les critères pris en compte. Bon gré, mal gré, chaque groupe s'exécute au milieu des interrogations portant sur ce qui est attendu d'un élève de CM2 d'une part, sur la pertinence à noter d'autre part. Quand l'animateur introduit un élément perturbateur : l'origine sociale de l'élève ou son comportement en classe... chaque groupe disposant d'un élément différent. Perplexité des évaluateurs : les critères choisis antérieurement sont-ils toujours pertinents ? Comment moduler ? Et l'on perçoit la part de subjectivité de toute évaluation. Perception qui s'accroît lorsqu'à partir d'un cas (résolution d'un problème), il est demandé de justifier d'une note en contradiction apparente avec le résultat obtenu. Autant d'éléments mis en débat pour justifier d'une réflexion plus approfondie sur la question.

L'atelier se termine par une « activité ludique » de courte durée, opposant deux équipes sur du vocabulaire, l'objectif étant de retrouver le plus vite possible ce vocabulaire pour gagner des points. Ludique ? sans doute... mais la compétition ainsi installée - gagner, marquer des points, écraser l'autre - ne se fait-elle pas au détriment de ce qui est à apprendre ? C'est ce questionnement qui émergera lors de l'analyse de l'atelier.



Deux façons d'évaluer un même travail

Eléments repris en fin d'après-midi lors de **l'intervention de Maria-Alice Médioni sur la difficulté à évaluer**. Dans un premier temps, le propos fait l'état de la recherche en **docimologie** (de *dokimé* : épreuve et *logos* : science), science qui porte sur la fabrication des notes et de leurs effets. Les premières recherches (USA, Angleterre, Suisse, Allemagne, en France avec Laugier) datent des années 30, à partir de l'étude des notes attribuées lors de multi-corrrections de copies. On relève ainsi une dispersion des notes. Les disparités proviennent de trois sources : l'évaluateur, le choix du sujet, l'évalué. L'évaluation est en effet fortement teintée par la personnalité du maître mais le choix du sujet et le barème associé peuvent également entraîner des discordances. Quant à l'évalué, la situation de contrôle peut engendrer chez lui des réactions émotionnelles ne permettant pas de juger de ce qu'on veut évaluer. L'évaluation est un travail d'expert et le modèle docimologique met en garde contre l'illusion de la « bonne note ». Ce qui fait que l'on est toujours un peu dans le bricolage et la manipulation en fonction du contrat didactique, dans les indulgences calculées dans l'espoir d'une progression des élèves. Sans que l'enseignant s'en rende compte la fabrication de la note repose sur des informations prises ici et là (fiche de renseignements du début d'année, livret scolaire, échanges entre collègues, expérience scolaire de l'enseignant...) et sur une négociation implicite ou explicite de la note.

Jour 2 : « l'évaluation comme aide à apprendre : Relation pédagogique et régulation des apprentissages ».

Le matin : quatre ateliers au choix. **La compréhension orale avec Valérie Franc** où chacun est invité à « *accepter de ne pas tout comprendre pour pouvoir comprendre* », une occasion de s'intéresser de près à l'épreuve de CO au bac. **Un regard sur les murs peints de Lyon par une visite guidée de l'Espace Diego Rivera avec Lisa Boinon**, pour comprendre et transmettre quelques aspects d'art, de culture, d'histoire mexicaine et d'identité locale. **Un atelier « amélioration de textes » avec Maria Alice Médioni** où chacun est amené à réfléchir à une alternative permettant aux apprenants de se construire des repères et des orientations pour qu'ils procèdent eux-mêmes à l'amélioration de leurs productions. **Dans l'atelier de Valérie Soubre, il est question de « phonologie... en musique »**. A partir d'un genre musical, le slam, chacun est d'abord invité à entrer dans l'univers de l'interprète. Puis en petits groupes, on entre dans les textes non pour en comprendre la grammaire ou la syntaxe mais pour jouer avec les mots selon des rythmes et des intonations diverses. Où l'on comprend que l'approche d'une langue étrangère se fait d'abord par cette immersion, passage par la perception sensorielle qui permet d'en caractériser la prosodie (intonation, musicalité, rythme...). Alors on « slame » en petits groupes ou collectivement, non pour le slam mais dans un souci auto-socio-évaluation de ce qui vient de se construire.



Alors... on slame...



L'après-midi, l'intervention de Bernard REY porte sur « *évaluation et gouvernance : un problème d'éthique politique* ». Deux exposés complémentaires : l'un portant sur le pilotage des systèmes éducatifs, à l'échelle mondiale, par l'évaluation des résultats des élèves à des épreuves standardisées ; l'autre interrogeant la relation évaluateur-évalué d'un point de vue éthique.

Après un rappel historique sur la construction de notre système éducatif, il indique que massification et démocratisation ne vont pas de pair, l'école paraissant incapable de transmettre à tous les élèves les postures intellectuelles requises pour réussir. Élément qui provoque chez les parents de milieux populaires une forte déception et un ressentiment à l'égard de l'école. C'est au collège que cette mise en tension est la plus vive. Confronté aux exigences liées aux normes de la discipline et l'envie de faire progresser les élèves, chaque enseignant est contraint à se questionner : « Qu'est-ce que je fais lorsque j'évalue ? ». Sachant « *qu'aujourd'hui la hiérarchie sociale est commandée par la hiérarchie scolaire* », la question de la notation est bien de nature éthique.

A cela s'ajoutent **les évaluations internationales qui portent sur les résultats et non sur les processus**. Il s'agit en fait d'évaluer les institutions et le travail des enseignants. C'est à rapprocher de l'évolution de l'intervention de l'état déléguant de plus en plus des services régaliens vers le privé : autonomie des services/des universités/des établissements... L'état n'intervient plus dans les processus mais juge des résultats dans un marché « libre et non faussé ». Ce qui contamine les évaluations proposées par les enseignants, calquées sur les épreuves internationales. Dans ce contexte, l'enseignant est renvoyé à une responsabilité individuelle visant à faire monter la moyenne nationale.

Mais comment procéder pour que cette évaluation n'ait pas d'effets dévastateurs sur l'avenir de l'élève ? Question qui renvoie à **l'éthique de l'acte d'évaluer**. Pour Bernard Rey, il convient en premier lieu **d'éviter les pièges de la technicité**. L'évaluation n'est pas une mesure mais une référence à une valeur (ce qu'on estime mieux qu'autre chose), un jugement émis. En avoir conscience conduit l'enseignant à une vigilance éthique à ce sujet, car plusieurs choix sont possibles. Tout instrument de mesure en évaluation devient empêchement de fonctionner de façon ordinaire dès qu'on le rend institutionnel. En second lieu, il faut **avoir conscience du « poids des bonnes intentions »** : « être juste », « évaluer de la même manière », « leur donner ce qu'on attend d'eux »... **Sur un plan éthique, l'évaluation devrait davantage se faire par rapport à l'élève lui-même que dans la comparaison aux autres.**



Un public attentif

Jour 3 : des alternatives aux pratiques ordinaires.

Le matin : quatre ateliers proposant des démarches en anglais, allemand ou espagnol. **Michèle Prandi nous propose l'histoire de Mickaela de Prince** où comment une orpheline de la Sierra Léone rêve de devenir danseuse étoile, « retournant la peau du destin ». **Bettina Balestier invite à passer du ravissement à la prise de conscience** en s'appuyant sur l'histoire de Knut l'ourson superstar du zoo de Berlin. A partir de la situation politique en Equateur **Florence Mazet propose de croiser les sources d'information pour sortir de clichés imposés par les médias** et permettre au citoyen de se construire un point de vue nuancé. Arrêtons-nous sur celui d'**Eddy Sebahi, pour découvrir Hooper, l'homme, le peintre et ses atmosphères**. Sans aucun cours magistral mais grâce à une bibliographie en anglais (m'obligeant à renouer avec une pratique de de la langue bien lointaine..), nous entrons dans un environnement clair-obscur où chaque personnage peine à rompre la chaîne de la solitude. Entre étude des tableaux, théâtralisation d'œuvres, le cheminement se fait progressivement du regard si particulier de ce peintre aux mises en scène cinématographiques qu'il a inspirées. L'occasion de découvrir les genres cinématographiques et de les tester à partir de consignes différentes tout en s'appuyant sur les ressources mises à disposition. Auto-

évaluation et co-évaluation d'une démarche qui oblige chacun à entrer en recherche et mesurer les savoirs construits lors du retour réflexif. Occasion également de transposer en classe en imaginant les prolongements possibles avec des élèves.



Hooper fait son cinéma



L'après-midi est consacré à la proposition d'alternatives en termes d'évaluation. **Valérie Soubre** propose **une réflexion sur la place et l'usage du portfolio** dans le cadre d'une évaluation formative. **Valérie Péan** présente **une modalité d'évaluation de compétences** en langues mise en œuvre dans le supérieur. **Maria-Alice Médioni** invite à **mettre en débat deux hypothèses de travail : la mise à l'épreuve, le chef-d'œuvre** qui toutes deux visent à l'évaluation de compétences mais dans des logiques et des processus différents. Le chantier reste ouvert

Les travaux sont clôturés par Maria-Alice Médioni. Reprenant la dynamique de ces trois jours portant sur le passage du contrôle à une véritable évaluation, elle rappelle que l'évaluation est une nécessité pour progresser. Encore faut-il que sur un plan éthique, chaque enseignant soit conscient de sa responsabilité lorsqu'il évalue les élèves, que « *cela se joue dans la construction de l'épreuve et dans les critères* ». Encore faut-il que le cadre créé soit sécurisant pour l'élève afin qu'il parle vrai (auto et co-évaluation). Rappelant les propos de Bernard Rey : « *L'évaluation est éthiquement justifiée : c'est accompagner un toujours mieux cognitif –pas trop lointain donc décourageant- mais immédiat, encourageant et valorisant.* »

(lien synthèse de cloture : http://gfen.langues.free.fr/activites/stages_rentree/UE_2014/Ethique_et_Evaluation.pdf)

Jacqueline BONNARD